

DE REBELLE... A TERRE DU CIEL

Alain CHEVILLAT

s'entretient sur France-Culture* avec

Olivier GERMAIN-THOMAS

Partageant ici son itinéraire, l'auteur nous fait assister à la naissance de TERRE DU CIEL, et nous aide à mieux comprendre son axe et ses méthodes, ses objectifs et ses réalisations.

Alain Chevillat, fin 1989 vous fondez avec votre femme, Evelyne, la revue *TERRE DU CIEL*, revue de spiritualité de très grande qualité qui se situe sous le signe de l'authenticité et de l'ouverture. A la source de tout cela, il y a eu dans votre jeunesse un très fort sentiment de révolte.

Il y avait un sentiment d'inadéquation. Tout ce que je voyais autour de moi, tant dans ma famille, que ce que je pouvais entrevoir de ce que pouvait devenir ma vie dans la société, je le refusais. Il y avait cette même opposition à l'école. C'était viscéral, et cela a généré un sentiment de rébellion globale contre l'ensemble de la société occidentale. Je l'ai vécu en traînant les pieds à l'école, en refusant de passer le bac et en préférant, cette année-là, planter ma tente dans les marais pour y observer les oiseaux ; après quoi je suis allé observer les ours dans les Pyrénées. Je m'intéressais beaucoup aux animaux, ce qui était probablement une sorte de refuge puisque je refusais les humains dans le contexte social qui était le mien.

Votre révolte ne prenait pas de forme politique ?

Je n'ai jamais eu le désir de m'impliquer politiquement. Ce que je recherchais se situait à un niveau plus profond. Ce que je récusais, c'était une façon de vivre, et je l'ai mieux compris à un certain moment où, pour essayer de trouver une solution, j'ai décidé d'aller vivre en Afrique. J'ai choisi un pays sur la

Alain Chevillat, désert marocain, 1995.

carte, c'était la Zambie, et un village où je suis allé vivre six mois dans les marais en compagnie des pêcheurs...

Et cette manière de vivre vous convenait ?

Je ne cherchais pas, à vrai dire, à changer de vie, je cherchais à comprendre pourquoi je refusais la société occidentale, sentant intuitivement que dans le reste du monde il y avait quelque chose qui était beaucoup plus satisfaisant mais que je ne pouvais pas analyser. Je ne voulais d'ailleurs pas l'analyser, je refusais d'une certaine façon l'outil de la rationalité pour comprendre. Ce que je voulais c'était vivre, c'était sentir, appréhender les choses intuitivement. J'allais donc dans un pays, où je m'insérais, et j'essayais à travers mon vécu quotidien de comprendre ce qu'il pouvait y avoir là de satisfaisant. J'ai renouvelé l'expérience plusieurs fois, allant ensuite pour de longues périodes en Côte d'Ivoire puis en Afghanistan...

Pourquoi renouveler cette expérience, si vous trouviez là une sorte d'équilibre et d'harmonie ?

Parce que je ne trouvais pas la clé. Je sentais que c'était juste, que c'était mieux. Cependant je n'étais ni Africain ni Afghan et je ne voulais pas le devenir. Il fallait que je trouve une clé que je puisse d'abord transporter, puis transposer en

* Emission «For Intérieur» du 16 mars 1997.

Occident, qui me donne la compréhension de ce que je refusais, et donc l'attitude juste pour vivre. Je cherchais un art de vivre authentique.

Il s'agissait moins de trouver un mode d'équilibre de vie à l'extérieur, qu'une clé à l'intérieur de vous... C'était en fin de compte trouver d'où venait le nœud.

Cela devait entraîner chez moi des perturbations psychologiques – c'est évident quand il y a un tel refus –, mais là n'était pas la source. La source était le refus de quelque chose qui appartient à la civilisation occidentale d'aujourd'hui. Avec le recul je peux dire que je rejetais notamment l'hyper-rationalisation : j'ai compris que ce que je refusais dans l'éducation, c'était que tout passe d'abord par la raison. Je sentais que ce n'était pas juste, et je sais aujourd'hui que ce n'est pas juste. Quand, par exemple, on nous faisait étudier Baudelaire, cela se résumait au nombre de pieds dans le vers, au type de rimes, à ce qu'il a voulu dire, à ce qui vient de son inconscient... La poésie n'est pas dans cette démarche. Il y avait une attitude fautive à la base, qui est de tout faire passer par le filtre de la raison, sans qu'il y ait une proposition d'adhésion, sans que l'on goûte à cette création que l'on appelle un poème.

En traversant l'Afghanistan à cheval, comme vous l'avez fait, vous aviez un contact corporel avec la monture, un contact physique avec le pays. Lorsque vous arriviez dans un village et que vous voyiez cette société qui n'avait pas encore été détruite par la guerre, vous voyiez bien que dans ce cadre-là la transmission se faisait de façon tout à fait différente. La transmission se faisait de façon gustative, sonore, vécue ; on a l'impression que les mots, les chants sont des morceaux de chair...

Bien sûr, et c'est pour cela que je me sentais à l'aise dans ce pays, mais je ne savais pas à l'époque analyser cela. Lorsque j'arrivais dans un village afghan, il y avait une hospitalité reposant sur une relation simple, faite d'ouverture, de respect, et de respect de la différence. Je suis moi-même issu d'un milieu petit bourgeois, où je n'avais pas rencontré cela, mais plutôt la façade, le vanité, l'hypocrisie. J'avais, par exemple, horreur de la diplomatie, synonyme pour moi de mensonge. J'en étais venu à cultiver ce que j'appelle l'at-

titude « brut de brut », attitude par laquelle on n'est pas dans la diplomatie et donc pas dans le mensonge. Dans ces pays d'Afrique et d'Orient je rencontrais beaucoup de choses avec lesquelles je me sentais à l'aise, sans vraiment trouver la clé de voûte du système que je cherchais. Cela, je l'ai trouvé en Inde lors d'un voyage qui a fait suite à mon séjour en Afghanistan, et ce fut l'éblouissement.

Vous étiez sans doute confronté à des nécessités pratiques impératives. Comment vivre, par exemple ?

Mon grand problème concret était que puisque je refusais de m'insérer dans la société occidentale, de « collaborer » avec elle, je refusais le monde du travail. Je prenais des « petits boulots », à une époque où cela était facile, veillant à dépenser le moins possible, vivant chez mes parents mais dans un sac de couchage déroulé sur le tapis du salon – parce que je ne voulais pas « m'installer », et que mon idée était d'être de passage. Quelques économies réalisées, et je repartais. Je me posais bien sûr la question de savoir ce que j'allais faire de ma vie, non en termes extérieurs, mais plutôt : où est la solution de mon problème, comment pourrais-je utiliser cette énergie que je sens en moi et qui me fait faire des choses, et que je ne voulais pas engager dans cette société ?

Arrivant donc en Inde, après les voyages que nous venons d'évoquer, vous avez un très grand choc, qui n'est pas seulement d'ordre esthétique, parce que vous trouvez là une réalité spirituelle que vous rencontrez enfin.

Ce qu'il faut dire c'est que j'ai débarqué en Inde après la lecture d'un livre qui est maintenant un grand classique : *Ashrams*, d'Arnaud Desjardins. J'avais déjà lu quelques livres sur l'Inde, qui malgré leur aspect théorique m'avaient puissamment intéressé, car je pressentais qu'il y avait là quelque chose qui me concernait vraiment. Et lors de la lecture du livre d'A. Desjardins, témoignage de ses séjours dans quatre ashrams de l'Inde, j'ai vécu une expérience très forte. Ce livre m'induisait en méditation – sans que je sache qu'il s'agissait de cela –, c'est-à-dire qu'à sa lecture je m'absorbais en moi-même, je lâchais la pensée pour entrer dans la conscience. J'ai donc ainsi eu la certitude que c'était bien cela que je recher-

chais. Un mois ou un mois et demi plus tard j'avais mon billet d'avion pour l'Inde.

Et vous avez rencontré là-bas celui qui allait devenir votre maître. De quelle façon, guidé par un livre ?

J'étais parti avec en poche les adresses des quatre maîtres présentés par Arnaud Desjardins. Il s'en est suivi une succession de « hasards ». Je crois qu'il est intéressant d'en parler parce que cela montre que dans la vie le hasard n'existe pas et que tout est guidé. Et rétrospectivement, j'ai vraiment eu le sentiment, grâce à cette succession de hasards incroyables, d'avoir été comme tiré par un fil. Maintenant je sais que le lien que l'on a avec un maître passe de vie en vie. Ce n'est pas un rapport qui se termine avec la mort, mais qui se poursuit. Tant que le chemin n'est pas fini le maître ne vous abandonne pas. Le fil est donc repris au cours de la vie d'après, avec lui ou son successeur. Ainsi, j'avais acheté un billet pour Delhi, le premier ashram où je voulais me rendre se trouvant dans le nord, et l'agence a commis une erreur en me donnant un billet pour Bombay. C'est là un incident assez rare. Lorsque j'ai voulu le changer, cela n'était pas possible avant une semaine. Je décidai donc de poursuivre par le train jusqu'à Delhi. Le second hasard est le suivant : alors que je voyageais dans un Boeing 747, qui compte plusieurs centaines de passagers, je me suis trouvé placé derrière deux personnes qui n'ont véritablement pas arrêté de parler pendant tout le voyage, qui dure une dizaine d'heures, d'un certain swami Muktananda. Je n'en perdais pas un mot. Mais j'étais alors très timide et je n'ai pas osé engager la conversation. Comme nous faisons escale pour une nuit au Koweït, le hasard a fait que je me suis trouvé partager la chambre de l'une de ces personnes. Nous avons alors parlé une partie de la nuit, et en descendant à Bombay je les ai suivies. Lorsque nous sommes arrivés à l'ashram, le maître était dans la cour. En descendant du taxi, j'ai regardé le portail et j'ai su, de façon absolument certaine, que ma recherche s'arrêtait là. Là était ce que, depuis toujours, j'avais intensément, passionnément cherché. Même actuellement, je revois toujours ce moment avec autant d'intensité. La force de conviction que j'ai eue à ce moment-là ne s'est jamais affaiblie.

Ce maître, cet homme vous a initié à des pra-

tiques, à un creusement intérieur ?

Ce n'est pas tellement les pratiques qui m'ont interpellé. C'est plutôt une qualité d'être qui était en lui et dans le lieu qu'il habitait, qui m'a touché. C'est cette qualité d'être que je recherchais et que je ne trouvais pas dans le monde moderne.

Donc là, il s'agit d'un homme, qui est bien évidemment porteur d'une culture, plus que d'une terre elle-même ? Tout le plaisir qu'il peut y avoir à découvrir l'Inde, ses villages, ce plaisir que vous aviez eu en Afrique, la beauté des sites, la lumière, cela vous a-t-il marqué également en Inde ?

Je pense que cela m'a plu, j'aime bien l'Inde, mais ce n'est pas cela l'important. Ce qui m'intéresse ce n'est pas du tout l'aspect culturel, mais l'âme profonde, la nature profonde de ce qu'est la civilisation indienne, qui est incarnée à son maximum par un certain nombre de personnages d'une qualité dont nous n'avons ici même plus idée.

Après un an passé en Inde, vous revenez transformé, changé. La révolte, qui était en quelque sorte un sentiment moteur peut-être dans votre vie, mais qui tournait à vide, va maintenant embrayer sur quelque chose, des créations. Et ces créations vont prendre les formes successives de plusieurs journaux.

Quand je suis rentré, il y avait une chose nouvelle et importante : je savais ce qui n'allait pas, je savais ce qui manquait. J'ai donc eu envie de le partager, de le faire savoir, et de fil en aiguille je me suis trouvé associé avec quelqu'un qui possédait une petite imprimerie. On a décidé de faire de l'édition pour traduire des livres, faire un journal. Cela a duré un certain temps, et en 1984 il y a eu le journal SOURCES, en fait le premier vrai journal qu'on ait sorti, puis TERRE DU CIEL en 1989.

TERRE DU CIEL, revue qui a à peu près sept ans, qui paraît tous les deux mois et qui a pour principe de faire connaître des expériences. Autre grande caractéristique : ces expériences proviennent de pratiquement toutes les grandes traditions spirituelles.

C'est une revue qui veut témoigner de ce qu'est une spiritualité vécue, quel que soit le contexte

religieux ou culturel dans lequel elle s'insère. Parce que mon expérience est que si les voies d'accès sont différentes, si les contextes culturels dans lesquels les religions sont nées sont différents, l'expérience spirituelle est la même quel que soit le chemin d'accès. En vérité, je n'aborde jamais cette question de façon intellectuelle, théologique, conceptuelle. Ce qui nous intéresse, c'est de témoigner. On prend un haut-parleur, on le tend à quelqu'un qui a une expérience de vie intérieure profonde, et on lui demande de s'exprimer. Le lecteur ensuite se fait sa propre opinion, évalue et s'intéresse plus ou moins à ce que dit l'un et à ce que dit l'autre. C'est une revue qui ne discute pas, qui n'analyse pas, qui ne conceptualise pas, mais qui ouvre la porte à des témoignages de vécu.

Le choix même de ces témoignages est un engagement considérable par le fait de choisir un tel plutôt qu'un tel. Mais c'est aussi ce qui donne la couleur de votre journal.

Je pense que c'est là quelque chose d'extrêmement personnel. Si je sens cette dimension d'intériorité chez une personne, je lui donne la parole. Ce que montre l'expérience c'est que toutes les grandes traditions se sont exprimées dans la revue ; plus ou moins peut-être, car c'est beaucoup fonction des hasards de la vie, des relations personnelles que l'on a. De par mon milieu de naissance, qui est chrétien, et de par mon milieu d'adoption, qui est l'Inde, il est évident que ce qui est chrétien ou indien sera pour moi plus important que ce qui est juif ou islamique, et il est clair que je n'ai pas de relations personnelles aussi importantes dans ces milieux-là. Il faut dire aussi que s'il y a beaucoup de choses sur l'Orient, c'est parce que je pense que notre Occident est en train de mourir de son hyper-rationalisation, et que l'Orient m'apparaît comme une bouée de sauvetage. C'est l'Orient qui sauvera – peut-être, si ce n'est pas trop tard – notre Occident en plein déclin.

Vous disiez que votre choix était subjectif et que vous essayiez de ressentir ce qui émane de la personne qui va être présente pour TERRE DU CIEL. Cela veut donc dire que vous avez rencontré pratiquement tous ceux qui s'expriment dans cette revue ?

Il y a quelques exceptions, et j'ai aussi maintenant quelques collaborateurs qui ont la même

capacité de jugement et d'appréciation que moi, et nous confrontons toujours nos jugements.

Il y a également votre épouse, Evelyne, qui travaille beaucoup à la revue...

Bien sûr, mais bien qu'elle ait un jugement à cet égard très sûr ce n'est pas à ce niveau de la réalisation de la revue qu'elle intervient le plus.

Vous avez pu quelquefois vous tromper, prendre quelqu'un pour un maître alors que c'était un poseur...

Ce n'est pas là l'important. Je ne dis jamais de quelqu'un que c'est un maître, je lui tends le micro et le laisse s'exprimer. Toute la responsabilité est ainsi laissée au lecteur, c'est à lui de discerner si ce qu'il est en train de lire a de la valeur ou n'en a pas.

L'intérêt de TERRE DU CIEL c'est qu'en l'ouvrant on se dit qu'on va trouver des gens qui sont authentiques. J'imagine qu'en sept ans de TERRE DU CIEL vous avez peut-être fait parler des gens qui en fin de compte étaient peut-être artificiels ou des faiseurs... Ce critère de choix est très risqué puisqu'il dépend du niveau de perspicacité où l'on se trouve.

Disons que j'ai deux ou trois regrets. Mais quel autre critère peut-on utiliser pour faire ce choix ?

Il y a le critère des gens qui sont officiellement reconnus par les religions, celui qui est habituellement admis par l'histoire, et bien sûr cela est très sujet à caution. Rien que dans l'histoire du christianisme, on s'aperçoit que de très grands saints, au départ ont été rejetés parce que naturellement les grands saints dérangent... Il y a de nombreux cas.

Les mystiques dérangent les structures constituées parce qu'ils sont hors-cadre, et c'est pour cela que parmi toutes les personnes à qui on tend le micro il y a en a très peu qui sont des cadres officiels des églises. On a en effet remarqué que ces personnes-là s'expriment toujours au nom de leur église – et non en leur nom propre –, chose qui ne nous intéresse pas du tout. Ce que nous recherchons, c'est le vécu, l'intériorité, le témoignage de la cohérence interne de la personne qui parle. Pas son credo ou sa dogmatique.

Un homme comme Pierre Rabhi, par exemple, dont les articles m'enchangent.

Pierre Rabhi est un de nos grands amis, bien qu'au départ tout nous éloignait. Car Pierre Rabhi est un agriculteur, et il est actif dans le milieu du développement, des ONG, milieu que nous n'abordions pas du tout. C'est quelqu'un qui ne parle jamais de spiritualité, mais la première fois que je l'ai rencontré j'ai senti qu'elle était si profondément incarnée en lui qu'elle était là, même s'il n'en parlait pas. Nous avons réalisé un premier entretien, et tout le monde a ressenti cela à sa lecture. Il y avait à la fois le contenu de l'entretien, qui concerne la cohérence entre les idées et la façon dont on vit, et puis il y avait une personne dont tous les pores transpiraient la dimension spirituelle – sans qu'il y ait aucun mot qui l'exprime.

Il y a de plus chez lui un message très vigoureux et très contemporain, un combat remarquable en faveur de l'agriculture, de l'authenticité et contre le système effrayant de la nutrition tel qu'il se pratique aujourd'hui dans le monde entier.

Lorsqu'on a réalisé cet entretien, dans l'un des premiers numéros de TERRE DU CIEL, on ne s'intéressait pas à cette dimension. Maintenant beaucoup plus, et je crois qu'il y a eu un phénomène de transmission réciproque entre Pierre Rabhi et moi, lui abordant beaucoup plus maintenant les sujets qui sont les nôtres alors que nous abordons les sujets qui étaient les siens. Le mariage devant se réaliser pleinement lors de la Pentecôte 1997, où nous organisons un Forum qui sera présidé par Pierre Rabhi sur le thème « Incarner l'Utopie », parce que selon nous il y a à l'heure actuelle une nécessité de vivre cette cohérence entre des idées qui sont les nôtres – et qui ne sont pas celles de la société dans son ensemble – et de s'assumer dans le cadre de cette société.

On retrouve souvent dans TERRE DU CIEL les signatures de Christiane Singer...

C'est quelqu'un qui est très proche de nous, avec cette idée centrale que cette dimension spirituelle qui est en nous doit animer nos vies. Ce n'est pas quelque chose qui est réservé à la prière du matin ou du soir, ou au dimanche, mais quelque

chose qui doit animer vingt-quatre heures de chacune de nos vies, qui doit exsuder de chacune de nos cellules.

... D'un jésuite, le père Henri Boulad...

C'est un Egyptien, qui a été vice-président de *Caritas International*, et qui est le premier prêtre qui m'a véritablement réconcilié avec l'Eglise catholique. Il a un discours qui est expérientiel, et non dogmatique ou moralisant, et c'est aussi un mystique tout en étant à *Caritas*. Cette double appartenance chez un même homme m'a fait du bien car cela réconciliait en moi le mystique et l'actif, ces deux pôles Terre et Ciel : les valeurs du Ciel et l'incarnation sur la Terre – le propos de TERRE DU CIEL étant que les valeurs du Ciel s'incarnent sur la Terre. Il y a des gens qui ne s'occupent que d'agriculture mais qui oublient un peu les valeurs, et des gens qui sont très conscients de ces valeurs, mais chez qui cela tourne un peu au nombrilisme et qui oublient l'incarnation. Et quand on rencontre quelqu'un qui a ces deux dimensions et qui les marie très bien en lui, c'est-à-dire qui est cohérent par rapport à cela, c'est un grand bonheur.

TERRE DU CIEL est une revue, mais c'est aussi un moyen que vous avez trouvé pour faire en sorte que des hommes, des femmes qui vous suivent soient mis en contact avec des pratiques spirituelles, puisque votre leit-motiv est : pas d'abstraction, du concret.

Je veux d'abord qu'ils rencontrent des personnes, parce que l'intermédiaire de l'écrit, je l'ai toujours senti un peu insuffisant. Vous savez qu'en Inde on valorise beaucoup ce qu'on appelle la «compagnie», en sanskrit le *darshan*. C'est en nouant une «compagnie» avec quelqu'un que, progressivement, par une sorte d'osmose ou de contagion, les valeurs de cette personne passent en nous. Ce que j'ai donc cherché à faire, c'est faciliter ces rencontres. Tous ces êtres qui écrivent et qui paraissent inaccessibles, j'ai essayé de les rendre accessibles aux gens par toutes sortes de moyens qui se sont affinés au fil du temps.

Il s'agit de rencontres qui ne sont pas seulement des conférences, mais aussi des mises en pratique où le corps est profondément sollicité.

Il faut en effet s'impliquer. Il y a des gens qui ont tendance à en rester aux mots. Ils écoutent ou ils lisent, trouvant que cela est très bien et très beau, puis ils tournent la page pour retomber dans les mêmes ornières. J'ai voulu, pour aller plus loin, qu'il y ait effectivement cette implication personnelle à travers le corps et l'esprit. Cela a débouché sur un ensemble de programmes, stages et séminaires, rencontres et forums, voyages...

Dans le désert, notamment...

C'est la dernière chose que nous ayons créée, et c'est pour moi une très belle chose. Un jour, en voyant les résultats d'un stage à travers le regard des participants, en voyant ces regards lumineux j'étais tellement heureux qu'avec mon désir de toujours aller plus loin je me suis demandé comment on pouvait faire encore mieux. Je me suis alors souvenu du désert où j'avais fait une incursion l'année précédente, et c'est cette idée qui s'est imposée à moi. L'année suivante, nous nous sommes équipés pour organiser des séminaires, qui sont essentiellement de nature contemplative, avec le maximum de solitude, de dénuement et de silence, dans un coin très retiré et très beau du désert marocain.

Et guidés par des gens parfaitement choisis. Qui, par exemple ?

L'un des intervenants que nous aimons beaucoup est le dominicain Philippe Maillard, qui a dirigé plusieurs institutions de son ordre et qui termine maintenant sa vie comme il l'a souhaité, c'est-à-dire avec les plus pauvres, dans une banlieue de Lille. On organise également des stages avec Iégor Reznikoff, qui travaille une forme de chant contemplatif lié au grégorien, avec Jean-Yves Leloup, avec Bernard Leblanc-Halmos, qui a des racines dans le bouddhisme tibétain mais qui est aussi un entraîneur d'équipes de dirigeants d'entreprise. Dans son programme, qu'il a intitulé « Sérénité et Efficacité », il essaie de faire passer en même temps ces deux valeurs : l'efficacité de l'Occident et la sérénité de l'Orient. C'est un peu le grand écart, mais je crois qu'il y arrive très bien.

Au cœur de ce que vous faites, vous êtes évidemment bien placé pour sentir les drames et les manques de la société occidentale d'aujourd'hui – vous l'avez dit, la relation au spirituel, au

corps, à l'expérience pratique, à l'expérience intérieure – et vous êtes très bien placé aussi pour voir quelles sont les métamorphoses, les changements, les demandes des uns et des autres. Vous avez vu passer au cours des années des dizaines de milliers de gens de tous âges et de toutes conditions, qui sont en recherche. De tout cela quelles sont les impressions que vous recevez et l'état d'esprit dans lequel vous êtes lorsque vous voyez tous ces hommes et ces femmes arriver vers vous ?

Je pense, d'une façon générale, qu'il y a un grand malaise, un grand manque. Il est rendu très visible notamment par l'engouement aujourd'hui pour le désert : pourquoi nous, Occidentaux, qui sommes censés tout avoir en abondance, allons-nous dépenser tant d'argent pour aller là où il n'y a rien ? C'est parce que nous croyons avoir tout mais qu'il y a quelque chose d'essentiel qui manque et que l'on peut entrevoir dans le désert. Ce grand manque de nos sociétés, certains cherchent à le combler par la drogue, en allant dans une secte, à travers la poursuite d'une carrière professionnelle. Il manque quelque chose de central. Lorsque nous avons commencé à faire ce travail, dans les années 1975 à 1982 pour la première tranche, nous étions considérés comme très marginaux de même que les gens que nous touchions. Aujourd'hui, dans tous les groupes il y a des professions libérales et des cadres d'entreprise. Prochainement je dois accompagner un groupe d'une quinzaine de personnes qui sont les cadres d'une entreprise avec leur patron. Ils se posent des questions, ils sont insatisfaits, à la recherche de quelque chose de fondamental. Avec sans doute moins d'intensité et de violence, j'ai le sentiment de retrouver tous ces gens dans l'état d'insatisfaction profonde où j'étais dans mon état de rébellion. Aujourd'hui, on a tout, sauf l'essentiel.

Mais ce n'est pas une semaine de stage qui va changer quoi que soit, ce ne peut être qu'un déclic... Les gens sont-ils prêts à se bousculer eux-mêmes ?

Il y en a. L'insatisfaction profonde est telle que les gens sont à la recherche de solutions, et stages, forums, voyages, tout cela peut déclencher des prises de conscience pouvant conduire à des pratiques plus profondes et suivies, à des transformations importantes, à des changements de vie.

Mais il y a aussi aujourd'hui un paresse spirituelle, une complaisance spirituelle. On s'installe là-dedans, on est heureux, ce sont des choses que les autres ne savent pas...

Oui, sans doute, mais ce n'est pas cela que je regarde. Ce qui m'intéresse, ce que je cherche, ce que je vois, c'est le regard qui s'est «allumé» pendant une semaine de stage et la personne qui en ressort complètement différente. Je pourrais citer de nombreuses anecdotes, par exemple celle-ci, particulièrement typique bien qu'outrancière, qui concerne un patron d'entreprise dont le métier était de racheter des petites entreprises. Pour les reprendre à bon compte, il s'arrangeait auparavant pour les faire couler. Une prise de conscience s'est produite et quelque temps après son retour du désert marocain il a démissionné de ses fonctions et a orienté sa vie d'une façon complètement différente. C'est là un cas extrême, mais ce genre de chose je l'ai vu très souvent.

Pour vous le processus aura été inverse, puisque vous êtes parti de la solitude et de la concentration, et que maintenant vous êtes extrêmement actif. Vous vous occupez d'une revue et de nombreux groupes. N'êtes-vous pas trop pris par l'action ?

J'ai découvert – et je l'accepte maintenant

après l'avoir longtemps refusé – que ma vocation est l'action, et que mon engagement spirituel est incarné dans l'action. La vie spirituelle peut prendre de nombreuses formes, contemplatives ou actives. En Inde on appelle cela le *karma yoga*. L'important est de toujours se situer au centre pour que même quand la roue tourne vite on ne se casse pas la figure. Et la roue qui tourne très vite vous *oblige* à trouver le centre. C'est là mon ascèse personnelle.

L'important aussi est de ne pas être trop pris par le jeu du pouvoir, la prise de sérieux...

J'ai un garde-fou contre cela, c'est mon maître que je retourne voir tous les ans, parce qu'il a toujours un bâton, même invisible, à la main. C'est en quelque sorte le destructeur des egos qui enflent. Le véritable maître sent tout ce qui se passe en nous. C'est le propre d'un être de cette nature de lire à travers nous et de nous aider à ne pas dévier. C'est quelque chose qu'on ne comprend pas en Occident, mais c'est là l'un des rôles d'un maître : toujours nous ramener dans l'axe. Chez les gens qui entreprennent un cheminement spirituel, rapidement se manifeste un « ego spirituel » et la seule façon de se protéger contre cela, c'est d'avoir un maître qui constamment nous ramène au Réel. ♥